

## Florence Hosteau, « Traverser la souffrance »<sup>1</sup>

Théologienne

Centre *Interfaces* des FUNDP

Membre de l'Aumônerie des Cliniques universitaires Saint-Luc

La souffrance est une réalité que tout être humain connaît qu'il soit roi, ouvrier, pauvre, intelligent... Nous souffrons tous à un moment donné de notre vie. La souffrance est une chose à laquelle l'être humain n'échappe pas. Mais pourquoi donc ne savons-nous pas vivre sans l'éviter ?

La croix est là comme si elle faisait partie de l'essence même de l'existence de l'être humain.

La vie serait-elle intrinsèquement liée à la souffrance ? Notre entrée dans la vie a commencé par une expérience de souffrance. Il nous a fallu mourir au monde fusionnel et sécurisant que nous procurait l'utérus de notre mère et entrer dans un monde inconnu. Comme si la souffrance émergerait lorsque nous sommes confrontés à une réalité extérieure à nous, à notre désir d'être et de vivre. A ce sujet, je pense à la phrase de Paul Claudel : « Celui qui ne souffre plus, c'est que la vie a interrompu en lui son travail ».

### **Comment parler de la souffrance ?**

On pourrait faire un discours objectif sur la souffrance en traversant la pensée de philosophes. Dans ce cas, nous favoriserions une mise à distance de la souffrance en la plaçant devant nous comme un objet à étudier. Ce n'est pas la position que j'adopterai ici. L'expérience de la souffrance est une expérience d'une profonde détresse et d'une profonde richesse. C'est pourquoi il est important d'en parler *du dedans*. Il faut en parler avec un attachement afin de la saisir là où elle affecte l'être humain. Mais il faut éviter à la fois, un discours trop particulier et un discours trop général. Et il est aussi important de parler de la souffrance sans toutefois la marginaliser ni la banaliser. La marginaliser ferait d'elle un simple fait secondaire de la vie. Or la souffrance n'est pas rien dans la vie d'un être humain. La banaliser réduirait la vie à une histoire de souffrances et de malheurs dont l'homme essaye tant bien que mal de se dépêtrer. Et la vie ce n'est pas seulement une histoire de souffrances mais aussi de joies et de bonheurs.

---

1

[Http://www.lumenonline.net/courses/lumen\\_LV/document/1.\\_Documents\\_classes\\_par\\_themes/5.\\_Spiritualite/Traverser\\_la\\_souffrance.pdf?cidReq=lumen\\_LV](http://www.lumenonline.net/courses/lumen_LV/document/1._Documents_classes_par_themes/5._Spiritualite/Traverser_la_souffrance.pdf?cidReq=lumen_LV)

## **Le miroir brisé**

Reprenons l'idée émise ci-dessus : la souffrance vient d'une intrusion d'une réalité étrangère à notre désir. Une réalité qui vient déranger l'équilibre que nous avons mis en place entre notre être de désir et la vie telle qu'elle s'offre à nous. La souffrance de soi et celle de l'autre en tant qu'elle nous renvoie à nous-mêmes viennent bousculer cet équilibre. L'expérience de la souffrance nous surprend au moment où bien souvent on ne l'attendait pas, ce qui fait d'autant plus mal. Si nous reprenons l'étymologie du mot « souffrir » (*pati* en latin), on remarque qu'il contient deux aspects : celui d'avoir mal et celui de supporter. Il y a donc une dimension de passivité face à ce qui arrive et à la fois un acte de supporter comme les fondations portent un édifice. Par conséquent, lorsque la souffrance envahit l'être humain, elle le plonge droit dans ses fondations. Elle peut donc causer la totale destruction de l'individu si les fondations ne supportent pas le poids de celle-ci. Elle peut aussi conduire à une construction d'un individu nouveau si les fondations résistent.

L'expérience de la souffrance n'est pas seulement une épreuve physique, psychique, morale ou affective ; elle est aussi l'épreuve d'un non sens. Pourquoi suis-je atteint d'une maladie grave ? Pourquoi mon fils vient-il de mourir lors d'un accident causé par un chauffard ivre ? Pourquoi ai-je tué cette femme ?... Pourquoi ? Qu'ai-je donc fait pour mériter cela ? La souffrance n'a pas de justification, mais elle est là. Elle existe et nous piétine. La souffrance défigure l'être humain. Ainsi, nous découvrons en nous quelqu'un d'autre que l'on ne connaissait pas. « Excuse-moi, mais je souffre tellement que je ne suis pas moi ». Nous nous découvrons étrangers à nous-mêmes. Dans un premier temps, cela nous arrange bien : « ce corps malade ce n'est pas moi ! ». Ce qui m'arrive n'est qu'un rêve : « je n'y crois pas ». Mais si ce n'est pas moi, qui suis-je donc ? Que suis-je devenu dans cette histoire ? C'est ici que nous prenons conscience que l'étranger que l'on voit en face de nous fait en réalité partie de nous. Ce que je vois c'est aussi moi. Face à ce miroir, les paroles nous manquent. Le langage n'arrive pas à exprimer vraiment ce que l'on ressent. L'image que j'avais de moi ou que je souhaitais acquérir ne correspond pas à ce que je vois, pourtant c'est bien moi là dans le miroir. Il y a un goût de mort qui m'affecte. Et il faut l'assumer car plus je le dissimulerai plus l'odeur se fera forte.

## **L'expérience de la singularité**

Le « miroir brisé » entraîne l'être humain dans un mal-être qui est en fait un manque à être.

Bien souvent, dans un premier temps, ce déficit à être nous conduit dans un repli sur nous-même.

Le repli sur soi s'accompagne en général d'une certaine haine face à tout et aux autres, surtout face aux gens heureux. Une haine qui est en fait un cri de désespoir et de protestation contre cette situation éprouvante que je vis seul. Même accompagné, l'être humain reste seul face à la souffrance. L'autre peut compatir (porter avec), mais nous restons seuls à vivre cette situation dans notre corps. Cette part de solitude va réveiller en nous les questions fondamentales de l'existence : Quel sens à ma vie ? Pourquoi la mort ?... Nous nous confrontons alors à notre condition humaine.

La souffrance nous fait comprendre que l'on n'est pas tout-puissant mais un être humain précaire et sensible. Cette capacité d'être touché révèle toute l'épaisseur de notre humanité. La singularité et la radicale altérité de notre être vont être convoquées. La souffrance nous conduit au fondamental par un chemin pénible. Elle interroge la part d'irréductible présente en chacun de nous c'est-à-dire ce qui fait que nous sommes nous et pas un autre. Face à cette situation éprouvante que faire ? La souffrance ne peut pas être niée. Mais alors, comment vivre avec ?

### **La parole libératrice et créatrice**

Certains psychologues disent que la souffrance (à distinguer de la douleur) vient de l'interprétation que fait l'être humain de l'événement qu'il rencontre. La diminution et l'augmentation de cette souffrance se nicheraient donc dans notre processus d'interprétation. Je dis oui et non. Non, car la souffrance reste une expérience de non-sens. On ne peut la justifier. Elle n'a pas un en soi, comme l'a souvent dit l'Église, une valeur rédemptrice. Oui, car il faut interpréter la souffrance pour court-circuiter sa puissance saccageuse et destructrice. En un mot, on ne peut pas laisser la souffrance comme insensée.

Face à la souffrance, l'être humain a le droit et le devoir de crier. Le psychanalyste est le premier à dire toute l'importance de la mise en mots de la souffrance. La magie des mots comme chemin de salut. Mais la parole implique une écoute. Cette écoute de l'autre doit respirer l'authenticité, l'humilité et la compassion. A cette seule condition, le dialogue peut casser la solitude dans laquelle l'individu souffrant s'était réfugié. Je ne suis plus seul, l'autre existe et est sensible à ma souffrance. La rencontre peut permettre alors une consolidation ou une reconstruction des fondations de l'individu. Cet acte rempli d'espérance réinscrit l'être humain dans le projet de l'humanité.

### **Passion de l'homme, passion du Christ**

Que peut concrètement nous apporter le récit chrétien dans notre façon de vivre la souffrance ? Par son fils, Dieu répond à notre cri en portant avec nous notre souffrance. L'homme n'est plus seul dans cette douloureuse épreuve. En s'incarnant, Dieu est venu partager le sort de l'homme et l'accompagner dans sa destinée. Le cri de l'homme est devenu son cri. C'est ainsi que le Dieu des chrétiens s'est montré.

Plus Dieu s'expose à la souffrance plus il développera une force. La faiblesse est donc ressource pour la force. « La puissance de Dieu cherche la faiblesse de l'Incarnation pour y trouver le chemin de sa ressource et son accomplissement (...) Dieu s'est fait homme pour que, se faisant faiblesse comme nous, il puisse nous sauver dans le lieu où nous sommes et pouvons seulement être réellement rencontrés »<sup>2</sup>1. Pour que la puissance soit force, elle doit emprunter les chemins et les ressources de la faiblesse. En entrant dans notre faiblesse, Dieu peut nous donner sa force. « Le salut offert par Dieu ne se situe pas dans un temps irréel et dans la méconnaissance de notre condition, mais dans le temps réel et contradictoire où nous nous trouvons »<sup>2</sup>3. Dieu se fait faible pour pouvoir nous sauver, nous communiquer sa force. Le salut est donné à l'homme au cœur même de sa vie. Même si parfois il nous est difficile d'entrevoir cette force, elle est là. Cela ne nous empêche cependant pas de nous révolter face à cette souffrance.

L'homme a le devoir de se révolter face à la souffrance. Jésus ne va pas justifier la souffrance. Il ne la nie pas non plus. Malgré des tentatives d'évitement « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! » (Mt 26,39), il lui a donné une place parce qu'elle était là. Il ne recherchait aucunement la souffrance. Mais il ne l'a pas déniée. Il ne lui a pas donné une justification mais il l'a inscrite dans un projet plus large qui a du sens : celui de faire la volonté de son Père. Cela ne signifie en rien que son Père avait projeté de le faire souffrir. Etre sauvé de la souffrance revient à ne pas la laisser à son non-sens et à son cri. C'est le message que nous livre le Christ : ne pas laisser le dernier mot à la souffrance, ne pas la laisser à son statut de ravageuse. Elle doit être déposée en l'autre ou/et en Dieu. Et s'il nous est possible de le faire vis à vis de Dieu c'est parce qu'Il est un Dieu qui a connu et qui connaît encore la souffrance.

Concrètement qu'est-ce que cela nous dit dans notre histoire de souffrance ?

Tout d'abord que l'homme dans la souffrance ne peut en sortir que s'il se tourne vers autrui et/ou le Père. Le repli sur soi et la haine de l'autre ne peuvent mener qu'à l'amplification de la souffrance entraînant la destruction de soi. Ensuite,

---

<sup>2</sup> A. GESCHE, *Comment Dieu répond à notre cri. Revisiter la toute-puissance*, in A. GESCHE- P. SCOLAS, *Dieu à l'épreuve de notre cri*, Paris, Cerf, 1999, p. 127-128.

<sup>3</sup> A. GESCHE, *Comment Dieu répond à notre cri. Revisiter la toute-puissance*, in A. GESCHE- P. SCOLAS, *Dieu à l'épreuve de notre cri*, Paris, Cerf, 1999, p. 130.

l'homme doit accepter sa défiguration par la souffrance. Assumer sa souffrance pour mieux la traverser. En faufilant la souffrance dans un dessein qui a du sens permet à l'être humain de l'assumer et de ne plus la réduire à un cri destructeur. Parce que nous souffrons, nous sommes capables de violence mais aussi de compassion, de tendresse à l'égard d'autrui. Car « la compassion que nous nous devons à nous-mêmes et que nous pouvons attendre d'autrui, nous pouvons aussi la tourner vers les autres »<sup>4</sup>.

### **Outils d'analyse d'un texte biblique traversé par une souffrance : Jean 13, 1-32 : le lavement des pieds et la trahison de Judas**

Voyons comment Jésus fait face à la trahison de Judas et à la mort violente qui l'attend.

Nous approcherons le texte en analysant les attitudes des personnages, leur rôle et la relation entre eux.

Les premiers versets disent déjà la nature de la relation entre Dieu et Jésus. Dieu a tout remis entre les mains de son fils Jésus (verset 4). Il a donc instauré son fils comme fils-sujet responsable de son bien. Sa filiation et la responsabilité qui en découle, vont conduire Jésus à poser le geste du lavement des pieds (verset 3-4). Dans un contexte de repas, Jésus se lève de table et dépose ses vêtements. Il prend un linge et s'en ceint. Ensuite, il verse de l'eau dans un bassin. Le projet de Jésus est d'amener les disciples à faire comme lui (verset 14-15). Pour réaliser cet objectif, Jésus va se donner en exemple en lavant les pieds de chacun de ses disciples. Le « faire » de Jésus doit conduire à un « faire » des disciples. Ce geste de laver les pieds est d'ordre du signifiant comme le sont les gestes précédents (« se lever », « se dépouiller », ...). Il ne relève pas d'une pratique hygiénique.

Simon-Pierre se présente comme un opposant à ce moyen : « Seigneur, toi, me laver les pieds ? » (verset 6). Il refuse car, selon lui, la qualité de Seigneur est incompatible avec ce geste d'esclave. Jésus va essayer de casser cette image de Seigneur inapte ou indigne de ce geste. Il en explique la signification. Jésus fait prendre conscience à Simon-Pierre de son non-savoir : « Ce que je fais, tu ne le sais pas à présent... » (verset 7). Mais il lui affirme qu'il comprendra plus tard. C'est un savoir progressif que propose Jésus. En attendant, Simon-Pierre doit le croire. Si Simon-Pierre n'accepte pas ce geste, il n'aura pas part avec Jésus. Le lavement des pieds est à comprendre dans un contexte de savoir et de pouvoir de Jésus. Jésus *sait* que son heure est arrivée et que les Écritures vont s'accomplir. A travers le lavement des pieds, Jésus transmet un savoir que les disciples ne

---

<sup>4</sup> A. GESCHE, *La souffrance doit être sauvée*, in *Revue Louvain*, 103, nov. 1999, p. 26.

comprendront pas tout de suite et il leur transmet un pouvoir de continuer son oeuvre. Cette passation de pouvoir entraîne chez les disciples purs un « avoir part avec Jésus » (verset 8).

« Avoir part avec quelqu'un » (*meroj eceij*) : signifie partager avec quelqu'un un héritage. Cette expression est au présent, ce qui signifie souvent chez Jean qu'il y a une dimension de futur. Jésus partage son héritage reçu de son Père. Par conséquent, ce faire instaure les disciples comme fils de Dieu.

L'explication de Jésus suscite l'acquiescement de Simon-Pierre. En acceptant que Jésus lui lave les pieds, il accepte aussi d'être ébranlé dans la relation de son moi idéal avec l'image de « Seigneur ». Son image de la fonction de Seigneur chute donc. Il propose même que Jésus non seulement lui lave les pieds mais aussi la tête et les mains. Simon-Pierre veut alors entrer dans la totalité du partage avec Jésus. Mais ce vouloir est une régression, comme le dit Jésus au verset 10.

Jésus refuse le programme de Simon-Pierre, parce que, selon Jésus, il est pur tout entier et n'a donc pas besoin d'être lavé. Le geste du lavement des pieds n'a rien à voir avec une purification, contrairement à ce que pense Simon-Pierre. Il n'a donc pas bien compris la signification du geste. Et on ne saura pas s'il a enfin compris. Après avoir lavé les pieds de tous ses disciples, Jésus reprend ses vêtements et se remet à table. S'être laissé laver les pieds ne suffit pas encore à avoir part avec Jésus. Jésus demande à ses disciples de reproduire ce geste les uns envers les autres, comme il vient de le faire. Jésus ne leur demande pas d'ouvrir un établissement de bains mais il leur dit de faire comme lui (verset 14-15).

Il leur demande en quelque sorte de reprendre le flambeau et de poursuivre son oeuvre. Le lavement des pieds est à comprendre en rapport avec les autres gestes qui signifient un don de soi : « se lever », « se dépouiller ». Leur programme imposé par Jésus aux disciples est de transmettre à leur tour le pouvoir de filiation et le savoir reçu par Jésus afin que chacune de nous ait part avec Jésus. Mais le fait que Jésus mette sur le pied d'égalité le Seigneur et le serviteur, ainsi que l'envoyé et l'envoyeur (verset 16), implique que ce qui arrive à l'un arrive à l'autre. Jésus sait qu'il va être livré et qu'il va mourir de mort violente. En transmettant son pouvoir en lavant les pieds, il marque le corps de ses disciples de la mort. Une solidarité dans la souffrance va apparaître.

Simon-Pierre a refusé dans un premier temps le lavement des pieds mais il ne refuse pas Jésus. Tandis que plus tard Judas, lui, fera l'inverse. Il acceptera le geste de Jésus mais il rejettera Jésus. Une autre différence entre Judas et Simon-Pierre est que Judas est impur, muet et ne résiste pas à Jésus. Tandis que Simon-Pierre est pur et résiste à Jésus par la parole. Par conséquent, le geste posé par Jésus pour Judas n'aura pas d'effet puisque ce dernier n'a pas réussi la première

étape qui est la pureté. Pour avoir part avec Jésus, le disciple doit consentir au faire de Jésus qui est de laver les pieds. Mais pour que ce geste ait de l'effet, il faut être pur. Pour être pur, le disciple doit avoir reçu un « bain » qui le purifie. Le programme de lavement des pieds s'imbrique dans un autre programme de Jésus : celui d'accomplir les Écritures. Or il est écrit : « Celui qui mange mon pain a levé contre moi son talon » (verset 18). Le pied lavé par Jésus devient un talon agressif. Jésus annonce qu'un de ses disciples le livrera afin qu'une fois le moment arrivé ils croient que Jésus « est ». Ce savoir doit amener les disciples à un croire implicite qui deviendra un croire explicite une fois les événements arrivés. Les disciples mettent alors en place un programme pour rechercher le traître. Simon-Pierre utilise le disciple préféré de Jésus pour trouver le nom du traître. Jésus répond par une parole et un acte. « C'est celui à qui je donnerai la bouchée » (verset 26) et Jésus donne la bouchée à Judas. En acceptant la bouchée, Judas se révèle donc comme traître. Or les disciples ne comprennent pas ; il n'y a aucune réaction de leur part. L'ignorance des disciples contraste avec le savoir de Jésus (verset 1 : « sachant » ; 2 : « sachant » ; 17 : « sachant »), seul à comprendre ce qui se passe. En avalant la bouchée, Judas s'empêche de pouvoir parler. Il brise toute tentative de communication.

Durant tout le récit Judas reste silencieux. Après la bouchée, Satan entre en lui. Jésus lui dit ensuite : « Ce que tu fais, fais-le vite » (verset 27). Jésus accepte librement et activement la trahison de Judas. Il répond au programme des disciples et accomplit les Écritures en acceptant l'anti-programme de Judas. Le programme de Judas induit par le diable est de livrer Jésus. Paradoxalement, le programme de Jésus, qui est d'accomplir les Écritures, s'accomplit au moment même où l'anti-programme s'accomplit. Au lieu d'avoir part à la gloire de Jésus, Judas préfère le livrer. L'anti-disciple met en place un anti-programme. Son programme n'est pas un programme de partage comme celui de Jésus mais un programme d'échange qui aboutit à un non-être-avec. Judas va échanger Jésus contre une somme d'argent. Dans le programme de Jésus, la valeur qu'il partage n'est pas équivalente à une autre valeur, elle est non négociable. Judas traite Jésus comme un objet d'échange et non comme une personne, contrairement à Jésus, qui considère ses disciples comme des sujets parlants. Judas sort et se retrouve seul tandis que les disciples sont ensemble. Il se trouve dans une position de rupture avec la communauté. Il part mais pour revenir avec la cohorte et des gardes détachés par les grands-prêtres et les Pharisiens (Jean 18, 3).

La décision prise par Judas de partir, c'est-à-dire de livrer Jésus déclenche le programme de glorification du fils de l'homme<sup>5</sup> (verset 31). La glorification se réalise d'une part à cause du faire de Judas et d'autre part à cause du consentement de Jésus au faire de Judas. La glorification de Jésus va à son tour engendrer la glorification de Dieu. Et le fait que Dieu a été glorifié en Jésus entraîne qu'il le glorifiera à son tour. Il y a une glorification mutuelle en raison du lien de filiation relevé au début du récit.

## EN BREF

Jésus *sait* que son heure arrive ; il *sait* qu'il va mourir de mort violente. Il *sait* aussi que son Père a tout remis entre ses mains. Troublé par ce savoir, Jésus va y faire face en inscrivant sa souffrance dans un projet de filiation et d'accomplissement des Ecritures. Son lien de filiation va le pousser à transmettre, par le geste du lavement des pieds, ce savoir et la compétence d'être fils de Dieu. En acceptant de se laisser laver les pieds les disciples s'engagent non seulement à continuer l'œuvre de Jésus en étant des témoins et des serviteurs de sa parole, mais ils s'engagent aussi à partager les souffrances de Jésus jusque dans leur corps. Livré, Jésus sera glorifié (verset 31). Dans sa glorification, il glorifiera Dieu et Dieu à son tour le glorifiera en raison du lien de filiation entre eux. C'est au moment où l'on est au cœur de la souffrance que l'on devra se *dépouiller* le plus et faire preuve de la plus grande confiance en l'autre ou/et en Dieu. Cette attitude permet d'inscrire la souffrance et la mort dans le projet de la vie, n'est-ce pas là la logique résurrectionnelle ?

---

<sup>5</sup> On ne parle pas du fils de Dieu glorifié mais bien du fils de l'homme glorifié. Le texte met en évidence la condition humaine de Jésus.